

Les terroristes ont-ils des motivations géopolitiques ?

Syrie, Irak, conflit israélo-palestinien...

A quel point l'histoire influence-t-elle les djihadistes européens ?

« Le Soir » a mené le débat avec vous.

Il est impossible d'expliquer le basculement dans le terrorisme le plus sauvage de jeunes nés dans nos quartiers par une seule discipline académique, sociologie ou autre. C'est

l'un des plus fins connaisseurs du terrorisme islamique en Belgique, islamologue réputé, Alain Grignard, qui nous le dit (lire ci-dessous).

Ces trois derniers jours, nous nous sommes attachés, avec l'aide des internautes du *Soir*, à tenter de démêler les différents phénomènes à l'œuvre : racines socio-économiques, culturelles et/ou religieuses. Nous posons aujourd'hui la question du contexte géopolitique.

C'est la guerre menée par l'URSS en Afghanistan dans les années 80 qui a forgé le mythe du « moudjahid », ce combattant de la foi musulmane s'engageant dans la guerre sainte. A l'époque, la Belgique voit une poignée d'individus rejoindre ce premier épisode du djihadisme contemporain de

masse. Les dizaines de jeunes Belges partis aujourd'hui rejoindre Daesh ont-ils la même sensibilité aux questions de politique internationale que leurs prédécesseurs ? Quelle est l'importance de

la géopolitique dans leur basculement ?

Rik Coolsaet, professeur en relations internationales à l'Université de Gand et au Royal Institute for International Relations, qui a publié une étude traçant le portrait-robot du djihadiste belge aujourd'hui, nuance (*Le Soir* du 1^{er} mars). Malgré leurs discours, leur accointance avec la religion et le contexte politique international est nettement plus superficielle que celle de leurs prédécesseurs. « La plupart d'entre eux ne sont pas des fondamentalistes au sens strict du terme », estime-t-il. ■

C.D.P.

l'expert « Ce sont des hommes nouveaux »

Alain Grignard est islamologue, spécialiste de la géopolitique du monde arabe et de l'islam politique et maître de conférences à l'ULg. Il est aussi l'un des pionniers de la lutte contre le terrorisme islamiste en Belgique et exerce comme commissaire divisionnaire à la section antiterrorisme de la police fédérale de Bruxelles. A ces titres, il est un observateur privilégié de l'émergence de cette nouvelle génération de djihadistes issus des quartiers européens, prêts à se faire sauter dans leur pays d'origine.

La mythologie que se sont construite les djihadistes s'ancre dans la géopolitique. Elle remonte aux accords Sykes-Picot, et le dépeçage par les Français et les Anglais de l'Empire ottoman, l'un des perdants du premier conflit mondial, puis, dans les années 30, aux accords sur le partage entre Occidentaux du gâteau pétrolier de la région, rappelle-t-il. « On a tracé des frontières au cordeau. On a créé des Etats, comme l'Irak, tout à fait artificiels en faisant fi de toutes considérations ethniques et religieuses. Dès le départ, cela sentait mauvais pour l'avenir. Le premier foyer de frustrations est bien connu : c'est la Palestine. Mais ce mouvement restera davantage nationaliste qu'islamiste. Ensuite, ces facteurs de frustration se sont multipliés : Afghanistan, Irak, Syrie. Avec, sous-jacente, une lutte entre puissances régionales, l'arc sunnite et l'arc chiite. »

Les jeunes qui partent en Syrie aujourd'hui y sont-ils aussi sensibles que leurs prédécesseurs, partis en Afghanistan affronter l'URSS dans les années 80, ou

plus tard en Irak pour chasser l'armée américaine ? Pour Alain Grignard, il y a toujours eu une caisse de résonance pour ces discours dans la communauté immigrée. « Les premiers immigrés musulmans qui sont arrivés en Belgique dans les années 60 n'avaient pas de conscience politique, explique-t-il. Ils sont venus pour bosser, n'ont embêté personne parce que personne ne les a vus. Il n'y avait pas de mosquée à cette époque. Ils étaient dans les mines, dans les usines. Il y a ensuite eu un mouvement de flottement. Ils sont progressivement sortis des mines, des usines. »

« Ils confondent le respect avec la peur : ils pensent que c'est parce qu'on a peur d'eux qu'on les respecte » ALAIN GRIGNARD

Face à un pays, un monde qu'ils ne connaissent pas, le « paterfamilias », le chef de famille, s'est retrouvé démuné, et sa figure s'est en quelque sorte décomposée. « Issu de son bled dans le Rif ou en Anatolie, il n'était pas capable de faire face à une réalité qu'il ne comprenait pas. Il avait besoin de ses enfants pour lire le courrier, etc. Est apparue une espèce de nostalgie autour de la religion au sens large, au sens de religare, ce qui relie ensemble (la tradition, un chef de famille, etc.). » C'est sur cette situation de perte de repères qu'est intervenue une première vague – « quietiste » – de réislamisation de cette immigration, explique Alain Grignard. « Cette demande de religion a rencontré une offre de grands mouvements de retour à l'islam qui sont partis du Pakistan et qui ont réislamisé

toute l'Europe. Ce sont eux qui ont construit les premières mosquées en Belgique, dont la toute première, al-Nour, en 1974 à Schaerbeek. Dix ans plus tard, il y en avait 300 en Belgique et 60 rien qu'à Bruxelles. »

Au début des années 80, cet islam plutôt quietiste se politise progressivement sous l'impulsion des Frères musulmans, surtout syriens, qui ont été chassés de chez eux en 1982 et se sont notamment installés à Aix-la-Chapelle, ajoute Alain Grignard. « On a senti, dans la foulée de cette politisation de l'islam, que tout ce qui se passait dans le monde musulman au ni-

veau politique avait des résonances jusque chez nous. Cela n'a cessé d'augmenter avec la multiplication des conflits dans le monde arabo-musulman. » Avec le résultat que l'on connaît aujourd'hui dans certains quartiers : un repli identitaire.

Mais pour les Bakraoui, Abaaoud et consorts, enfilez les habits et adoptez le discours du djihadiste motivé par l'envie de venger tous les musulmans opprimés relève en fait davantage d'une volonté de vengeance personnelle contre une société qu'ils haïssent. « Ils ne se reconnaissent pas ou plus en elle. Ils sont fascinés par la violence. Ils confondent le respect avec la peur : ils pensent que c'est parce qu'on a peur d'eux qu'on les respecte. Ils agissent comme les gangs, mais n'ont pas pour identifiant un tatouage, mais l'islam. »

Tout cela se mélange et forme une nouvelle génération, un phénomène difficile à appréhender par une seule discipline académique, par un seul facteur explicatif. « Il faut le dire : ce sont des hommes nouveaux. » Et ceux qui ont frappé Paris et Bruxelles passeraient presque pour des amateurs : « Il y a encore bien pire en Syrie. Daesh a de véritables forces spéciales aguerries au combat et auxquelles on pourrait bien avoir affaire un jour. »

Combien sont-ils ? Les chiffres pour la Belgique oscillent autour de 300 combattants. On a dit que la Belgique était le pays qui proportionnellement envoyait le plus de monde. Alain Grignard s'offusque : « Je me méfie des chiffres. Nous n'avons pas le recul suffisant. Lors de la première guerre d'Afghanistan, une poignée de Belges sont partis. Mais on a pu les dénombrer précisément que des années plus tard. La Belgique est petite. Quelque part, elle constitue une seule banlieue. Anderlecht, Villoerde, Anvers, finalement tout est lié, car ça se situe sur un espace restreint. Dès lors, l'effet d'entraînement est extrêmement rapide, quartier par quartier, bande par bande. "T'es pas capable d'y aller", etc. Les départs pour la Syrie se sont répandus comme une traînée de poudre. C'est d'ailleurs pour la même raison qu'on a pu identifier très rapidement le phénomène en Belgique. Dans des pays plus grands, comme la France, plus vaste, avec de grandes banlieues où le contrôle social est moindre, on a plus de mal à évaluer le phénomène. » ■

Propos recueillis par
CORENTIN DI PRIMA

SUR LE WEB

« La plupart des jeunes qui partent pour faire le djihad n'ont qu'une connaissance très approximative de l'histoire. Il s'agit surtout de jeunes faibles psychologiquement qui essaient de se donner un but dans la vie. Ils grandissent avec des mythes, soigneusement entretenus par leur cercle familial et communautaire : la victimisation des peuples arabes, le soi-disant martyr du peuple palestinien, sans jamais s'interroger sur la corruption et le cruel manque de liberté dans tout le monde musulman. Il n'y a rien d'héroïque à se faire sauter dans un métro à l'heure de pointe et on devrait cesser de les considérer comme des jeunes à la recherche de quelque chose, mais plutôt comme des petits délinquants, qui sont devenus des grands délinquants sans aucun respect pour la vie humaine, ceci dans un contexte où ils voient le monde changer et évoluer pendant qu'eux imaginent le retour au califat du VIII^e siècle. »

GIOVANNI

« Il faut faire très attention à ne pas suggérer que la source du djihadisme est en fait externe (guerres, colonisation...). Pourquoi ne pas envisager l'option, plus probable, d'une source interne comme le terreau culturel dans lequel baignent ces djihadistes ? Terreau qui, combiné à une certaine lecture extrémiste de leur religion, forme la source. Après tout, des guerres, il y en a des centaines et la colonisation de l'Afrique, par exemple, n'a pas entraîné dans le djihad le milliard d'Africains. »

PASTOM

« Les jeunes, surtout les garçons, sont passionnés d'histoire. Malheureusement, l'introduction des compétences a transformé ce cours, fondamental à l'adolescence, en un cours utilitariste. Les jeunes ont besoin de s'inscrire dans un récit, une histoire. Si l'école s'en donnait la peine, il serait possible, en utilisant davantage le symbolique, d'avoir un recul plus critique vis-à-vis de l'histoire européenne et vis-à-vis de l'histoire du temps présent. Pour répondre à la problématique du djihadisme actuel, nous devons inventer de nouvelles pratiques pédagogiques mélangeant histoire, psychologie et expression artistique. L'histoire ne doit pas qu'être intellectuelle, elle peut être vécue de manière émotionnelle et symbolique. »

NICOLAS

« La langue française, porteuse à la fois des Lumières et du colonialisme, est un des vecteurs du djihad. Ils ont la haine de ce que nous aimons. Ensuite, la référence à un seul livre qui réglemente et donc réduit la vie conduit au malheur et à l'affrontement. L'Histoire internationale en est parsemée. »

JULIE